

Bruits de couloirs

Graveurs de mémoire

Dernières parutions

Franco URBINI, *La libération de la France, l'Indochine. Souvenirs de guerre d'un 2^e classe (1941-1947)*, 2009.

Rémy MARCHAND, *Les mémoires d'un poilu charentais*, 2009.

SHANDA TONME, *Les tribulations d'un étudiant africain à Paris. Livre I d'une autobiographie en 6 volumes*, 2009.

Attica GUEDJ, *Ma mère avait trois filles. 1945-1962 : une enfance algérienne*, 2009.

Roby BOIS, *Sous la grêle des démentis. Menaâ (1948-1959)*, 2009.

Xavier ARSÈNE-HENRY, *Les Prairies immenses de la mémoire*, 2009.

Bernard LAJARRIGE, *Mémoires d'un comédien au XX^e siècle. Trois petits tours...*, 2009.

Geneviève GOUSSAUD-FALGAS, *Les Oies sauvages. Une famille française en Tunisie (1885-1964)*, 2009.

Lucien LEMOISSON, *Itinéraire d'un pénitencier sous les Trente Glorieuses*, 2009.

Robert WEINSTEIN et Stéphanie KRUG, *L'orphelin du Vel' d'Hiv*, 2009.

Mesmine DONINEAUX, *Man Doudou, femme maîtresse*, 2009.

François SAUTERON, *La Chute de l'empire Kodak*, 2009.

Paul LOPEZ, *Je suis né dans une boule de neige. L'enfance assassinée d'un petit pied-noir d'Algérie*, 2009.

Henri BARTOLI, *La vie, dévoilement de la personne, foi profane, foi en Dieu personne*, 2009.

Frédérique BANOUN-CARACCILO, *Alexandrie, pierre d'aimant*, 2009.

Jeanne DUVIGNEAUD, *Le chant des grillons. Saga d'une famille au Congo des années trente à nos jours*, 2009.

Jean BUGIEL, *La rafle. Récits de circonstances extraordinaires d'une vie médicale (1936-1994)*, 2009.

Pierre VERNEY, *Mon ciel déchiré*, 2009.

Francine CHRISTOPHE, *Mes derniers récits*, 2009.

Pauline Berger

Bruits de couloirs

Dans les coulisses d'un internat de jeunes filles

1951 - 1958

L'HARMATTAN

**Du même auteur
chez L'Harmattan**

La Parisienne.
Entre Île-de-France et Franche-Comté,
1900-1937, 2008

Les Vieilles, 2006

© L'HARMATTAN, 2009
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-10209-5
EAN : 9782296102095

A toutes celles qui sont passées par là...

Ah ! qu'il fait bon d'avoir notre âge
Ah ! Qu'il fait bon d'avoir vingt ans,
Et de marcher le coeur content,

...

Ah ! Qu'ils sont beaux tous les dimanches,
Ah ! Qu'ils sont beaux les jours en fleurs
De la jeunesse qui se penche
Sur notre terre avec ardeur

La marche des jeunes, Charles Trenet

C'est la presse sur la place du Palais de Justice en ce début de juillet : la chaleur est accablante, on se rue vers les boutiques de maillots de bain : estivants qui inaugurent les vacances, étudiants en attente des derniers résultats, mères de famille entraînées vers le marchand de glaces, jeunes gens à la dégaine étudiée stationnant devant le cinéma du centre ; moiteurs, parfums de déodorants, odeurs de fruits mûrs, effluves de géraniums sous les fenêtres du palais de justice... On est au coude à coude, on se frôle, on capte des bribes de conversations : « J'attends les soldes... » « Quand ils ouvriront la nouvelle piscine... » « À la rentrée... »

Sous les ombrages de la place, je respire un été en fête, lorsque brusquement je suis envahie d'une sensation aussi familière qu'indéfinissable, légèrement angoissante... Et je me revois devant un grand mur gris, depuis des lustres sorti de ma mémoire, enfermée dans cette cour carrée qu'orne au

centre un massif de buis taillé. Le lycée ! Pourquoi maintenant alors qu'il est si loin dans le temps, si étranger à mes préoccupations actuelles ? Quelque chose s'est instillé dans mes narines, qui m'a irrésistiblement ramenée au seuil d'une adolescence tout juste entamée... La poudre de riz ! Quelqu'un m'a frôlée en me gratifiant d'une bouffée de poudre Givenchy ! Odeur un peu fade... Produit passé de mode ! Qui, en ce début de XXI^e siècle met encore de la poudre de riz ?

C'est l'histoire trop connue d'une petite madeleine émietée dans une tasse de thé... Les sensations oubliées n'en finissent pas de jouer à cache-cache avec notre mémoire pour restituer à la sauvette un pan du temps perdu.

Il a suffi de cette fragrance surannée, aussi vite évanouie que perçue, pour que je m'y retrouve : les bâtiments austères, les salles d'étude et là-bas, à peine perceptible au fond du couloir, noire vigie sur fond noir, la Dame !

En rangs

L'habitude s'était reprise sans y penser. Dans une espèce d'automatisme, chacune s'intégrait aux files longues ou courtes qui selon l'heure traversaient la cour en direction de l'étude, du réfectoire, de l'aire de récréation, des dortoirs.

« En rangs », « Serrez les rangs », « Rejoignez les rangs », « Qui vous a permis de sortir du rang ? »

On identifiait les « nouvelles » à leurs hésitations, leurs mines affolées lorsqu'elles s'étaient égarées, leur course en direction de la ligne en mouvement enfin repérée le long du mur. Les « petites » en particulier, celles qui abordaient la sixième sans grande soeur ou connaissance quelconque pour les mettre au courant, se perdaient, pleuraient, se faisaient ramener par une grande ou une « Autorité » et ne retrouvaient leur calme que lorsqu'elles pouvaient prendre par la main une comparse charitable et si possible s'appareiller durablement avec une autre solitaire qui lui

éviterait la disgrâce de se retrouver tout au bout, reléguée à la fin du rang.

A cela se reconnaissaient les anciennes, les habituées, les adaptées ! Chacune avait sa « ranjure », celle que tout au début lui avait attribué le hasard ou une surveillante lui enjoignant impérieusement de trouver sans tarder une compagne de rang ; mais le plus souvent, c'était par affinités que les couples déambulatoires se formaient : après quelques tâtonnements, quelques sourires, une vague attirance, on en venait à la question clé : « Tu veux bien être ma ranjure ? »

Ainsi nous allions deux par deux, liées dans une parité susceptible de se prolonger d'un trimestre à l'autre, d'une année à l'autre, parfois tout au long des sept années de scolarité, soudées dans la fraternité des rangs, sauf évidemment en cas de rupture spectaculaire, de brouille irréversible, ou tout simplement du départ de l'une des inséparables.

Parfois, on entendait une exclamation désolée : « J'ai perdu ma ranjure... ! » Dans ce cas, il fallait au plus vite trouver provisoirement une autre esseulée, ou alors filer à la queue, isolée, silencieuse, exclue de la joyeuse complicité favorisée par l'épaisseur du rang. Les plus hardies, ou les « bien en cour », presque toujours les mêmes, en prenaient la tête, c'étaient généralement les sages, les bonnes élèves, celles qui pouvaient marcher sereines, sans redouter d'être repérées, interpellées, voire convoquées sans ménagement pour s'être fait remarquer ou pire « signaler » dans les heures précédentes. L'idéal, si l'on voulait être tranquille, c'était de se noyer dans la masse, donc de rester à l'abri des algarades ou des désignations fâcheuses, préservées, anonymes vers le milieu du rang. Là se distillaient les nouvelles, se murmuraient les confidences, se chantaient quelques couplets récemment appris, ou se récitaient la leçon d'histoire, les vers

de Verhaeren qu'il faudrait bientôt dégorger lors des cours ou des compositions à venir.

Les pionnes présidaient à ces « mouvements », prévus en fonction des activités et des horaires : elles donnaient le départ, imposaient le rythme et veillaient à un aboutissement réglementé. On ne concevait pas une colonne par deux sans encadrement non plus qu'une sortie en ville sans « accompagnement ». Se rendre à la gare, chez le dentiste, à la salle de spectacle sans un témoin autorisé, aurait été perçu comme une inconvenance. La fonction des pionnes trouvait sa place à mi-chemin entre l'adjudant et le chaperon.

Le bruit dans les rangs, un vague murmure, était strictement interdit si l'on s'engageait dans une salle de classe, toléré en direction de la cour de récréation, bienvenu pendant les promenades du jeudi et du dimanche où l'on nous encourageait à chanter, une fois atteints les chemins de campagne, les collines boisées : dans ce cas nous marquions le pas et chantions à tue-tête :

« Oui, nous sommes les fameux corsaires,
les rois redoutés de la mer... », gauche... gauche...

Ou sur un rythme un peu moins militaire :

« Ah ! qu'il fait bon d'avoir notre âge
Ah ! qu'il fait bon d'avoir quinze ans,
d'avoir quinze ans
et de marcher le coeur content... »

Ou encore:

« On m'appelle fleur d'épine, fleur de rose
c'est mon nom, ohé... »

Mais c'est alors que les rangs se défaisaient ; quelques-unes traînaient, s'arrêtaient pour cueillir une fleur, rêvassaient, perdaient leur place... Jusqu'à ce que retentisse l'inévitable :
« Dépêchez-vous, reformez les rangs... »

Et pour regagner le lycée, nous avions intérêt à défiler

impeccablement déjà dans les rues avoisinantes (des espions s'y trouvaient, murmurait-on) et à gravir les marches du perron, sages petites aux impatiences contenues, sous le contrôle du concierge ou de quelque Autorité supérieure qui froncerait le sourcil à la vue d'une chaussure boueuse, d'une natte défaite, d'un regard trop brillant, ou même d'un pas de course ébauché en direction du réfectoire où nous attendait le goûter. « Qu'est-ce que c'est que ce travail ? Voulez-vous bien reprendre votre place ? Et vous, pourquoi êtes-vous si pressée ? A la queue, ça vous apprendra ! » Et l'on retrouvait à l'arrière les abonnées à la queue, les tire-au-flanc, les retardataires qui s'en fichaient pas mal d'être bien ou mal vues, assez indifférentes à l'image qu'elles donnaient d'elles, perdues dans leurs rêveries, peu soucieuses de la bousculade ou de leur lacet mal attaché, mais encore tout éblouies de la promesse lue dans les yeux de l'inconnu croisé dans la rue et pressées seulement d'aller retrouver le livre à regret abandonné la veille, dans lequel les audaces de d'Artagnan enfin parvenu dans les appartements de Milady de Winter leur ouvraient des perspectives insoupçonnées.

Celles-là, les dernières du rang, étaient aussi les plus désinvoltes, indifférentes à la tenue de leurs casiers. Les fameux casiers s'étagaient tout le long du mur au fond de la salle d'étude, chacun d'entre eux dévolu à une pensionnaire pour les neuf mois de l'année scolaire, espace jalousement gardé, seul titre de propriété au point même d'être soigneusement cadenassé par les plus précautionneuses, préservé des vols, des incursions fâcheuses, des indiscretions. Intimité illusoire ! Certains matins, avant l'heure des cours, tombait le mot d'ordre : **Inspection des casiers**. Nous n'avions alors que le temps de nous ruer vers le box attitré pour en retirer les objets non conformes ou les dissimuler. Quelle était la destination logique du casier ? Garder et préserver les livres,

les cahiers, les dictionnaires, la boîte à couture, la menue monnaie nécessaire pour payer la coopérative, la sortie à une matinée scolaire et mieux le bus qui nous ramenait au foyer paternel les week-end permis.

Que contenaient en fait les casiers ? En sus du matériel scolaire tout et n'importe quoi : des lettres, des livres interdits, le journal intime, des pommes, du chocolat, un tricot commencé, des produits de maquillage, des photos de vedettes (Gérard Philipe, Luis Mariano), une brosse à cheveux, de la pommade Rosat pour les lèvres gercées l'hiver, du papier hygiénique, une pince à épiler, et même tout au fond, honteusement dissimulées derrière les plus gros dictionnaires, des garnitures périodiques sur lesquelles les plus sourcilleuses des surveillantes étaient bien obligées de fermer les yeux, les nécessités physiologiques ayant depuis la nuit des temps été bannies des préoccupations de l'Autorité Supérieure de l'établissement, en conséquence pudiquement ignorées par ses représentantes.

Lorsque l'inspection se produisait, parfois conduite par la Dame en personne, au bruit sec des portes ouvertes, on voyait s'effondrer tout le bric-à-brac des contrevenantes courbées à ramasser leurs effets inavouables sous la réprobation générale. Des punitions allaient s'ensuivre selon le degré de désordre et surtout la nature des objets interdits, tandis que les rangeuses, les bonnes élèves, les félicitées étaient fières de présenter des rangées de livres impeccables, des cahiers soigneusement empilés, couverts et étiquetés selon les normes. Un petit panneau quadrillé affichant l'emploi du temps et les dates de compositions était même collé à l'intérieur de la porte ainsi qu'un calendrier, avec périodes de vacances et jours fériés coloriés en rose : tout l'ennui de l'année à venir s'y lisait au premier coup d'oeil.

Passé l'émotion de l'inspection, on reprenait ses habitudes :

les rangeuses continuaient dans la foulée leurs classements et leurs piles, les autres, après quelques remises à jour superficielles, recréaient leur innommable fouillis où elles se sentaient tellement bien chez elles.

Celles-là n'étaient sans doute pas les premières de la classe, pas forcément non plus les dernières ; de leurs vacillements jaillissaient les surprises, elles étaient les pourvoyeuses d'imprévu, les dévoreuses de romans, celles aussi qui n'attachaient pas trop d'importance à leurs possessions, tandis que les rangeuses, les parfaites, celles qui ne perdaient jamais rien, nous l'avions compris dès le début, n'étaient pas des prêteuses de gommages, il ne fallait pas trop compter sur elles pour nous fournir une cartouche de stylo ou nous souffler la date du serment du Jeu de paume à la composition d'histoire.

Les rangements et les désordres apparaissaient tout aussi bien dans les cartables entrouverts. D'emblée on saisissait à qui l'on avait à faire. C'est donc ainsi que se faisait grosso modo la première estimation, le premier jugement, à travers les rangs, les ranjures, les rangeuses et les rangements... Et plus tôt on s'en rendrait compte, plus vite on apprendrait à s'accommoder de cette vie organisée, surveillée, contrôlée, celle qui pendant de longues années serait la nôtre à nous les internes.

Pour cette rentrée-là, Hélène avait craint le pire. Sa chère Agnès allait lui manquer cruellement, déjà son absence se faisait sentir en particulier dans les rangs. Un sentiment d'insécurité l'habitait tandis qu'elle s'appliquait à ranger son casier : en haut les livres à la verticale, sur le deuxième rayon les cahiers et les classeurs empilés à l'horizontale et tout en bas le matériel lourd, le Gaffiot qu'elle avait racheté à Marilou (une bonne occase, grâce à quelques taches d'encre et une feuille recollée), le Larousse, le dico d'anglais, la petite mallette de couture. Elle se demandait à qui désormais emprunter sans gêne des feuilles de copie lorsqu'elle se trouverait à court. « Tu n'as qu'à compter que sur toi-même ! » Elle croyait entendre les voix conjointes de sa mère, de la pionne et de cette garce de Jeannie qui ne prêtait jamais rien.

Agnès avait promis qu'elle écrirait, mais à part une carte postale reçue au milieu des vacances – le Puy-de-Dôme noyé